

BRUXELLES AU XIV^{ME} SIÈCLE

A route qui grimpait jadis la côte orientale de la vallée et joignait l'île Saint-Géry à la chapelle Saint-Michel, avait poussé des rameaux de tous côtés. Des rues, suivant généralement les anciens sentiers sinueux et étroits, formant un réseau serré, s'étaient ajoutées les unes aux autres et avaient formé une grande ville qui, à la fin du XIV^e siècle, comptait quarante mille habitants, population égale à celle de Londres.

On y voyait se dresser orgueilleusement les demeures patriciennes, dont quelques-unes étaient en pierre, d'autres en bois avec une tourelle en pierre, entourées de fossés et de murailles, prêtes à la défense en cas de siège ou de mouvement populaire. Elles étaient généralement peu confortables; les fenêtres, rares et petites, ne laissaient passer par leurs vitres losangées et garnies de plomb qu'un jour sombre et triste dans les salles basses et humides. Badigeonnées de blanc ou de rouge, elles présentaient, au dehors, des aspects peu luxueux, auxquels les ferrailles, prodiguées pour la défense en cas d'attaque, ajoutaient un caractère sinistre.

Les maisons des bourgeois étaient en bois; elles se composaient généralement d'une grande salle destinée aux opérations commerciales ou aux réceptions, et de chambres pour l'habitation. Fort peu de ces maisons avaient des vitres; on se bornait à tendre des étoffes aux fenêtres.

« On les contruisait de la façon suivante : Sur un soubassement en pierre s'élevaient perpendiculairement de longues et fortes poutres reliées entre elles par des traverses posées les unes longitudinalement, les autres en croix ou en diagonale; puis l'on remplissait les intervalles de mortier, de briques ou de

torchis. On couvrait les murs, à la façade et aux autres parties apparentes, d'une couche de terre glaise, enduite d'une autre couche de plâtre, ou d'un simple badigeon; ou bien on clouait, sur toute leur surface, des planches ou des lattes, que l'on revêtait souvent en ardoises. Les maisons les plus communes n'avaient, généralement, qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier. Aux autres, les étages supérieurs, au nombre d'un ou de deux, étaient bâtis en saillie et se débordaient mutuellement, de manière à laisser à nu les extrémités des poutres, parfois ornées de curieuses sculptures. La façade, au rez-de-chaussée surtout, ne se composait, pour ainsi dire, que d'une seule suite de fenêtres carrées à croisillons et séparées les unes des autres par un simple montant en pierre ou en bois. A l'intérieur, les escaliers étaient étroits, tortueux et de la forme la plus grossière; les chambres, non seulement au rez-de-chaussée, mais encore aux étages supérieurs, étaient généralement pavées en carreaux de terre cuite, et leurs couvertures, non plafonnées, laissaient à découvert les poutres et les traverses de la charpente. Une simple couche de badigeon, parfois une boiserie, constituait l'unique décoration des murailles (1). »

Quant au menu peuple, il logeait dans des huttes d'argile, de torchis et de bois, couvertes de chaume, posées à même sur le sol, souvent marécageux. Ainsi s'expliquent ces sinistres, ces incendies qui anéantissaient toute une partie de la ville; en 1326, plus de deux mille maisons et ateliers furent détruits dans le quartier du Sablon, occupé principalement par les tisserands. Aussi les toitures de chaume furent-elles supprimées dès 1342.

Les maisons n'étaient pas numérotées; elles se reconnaissaient au moyen d'enseignes, d'emblèmes, de désignations de tout genre, sculptés dans la pierre ou le bois au-dessus de la porte, ou représentés sur un panneau de tôle découpé ou martelé, décoré d'enroulements de feuillages à profusion, et qui se balançait au bout d'une potence en fer. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'acquérir l'emplacement nécessaire pour construire l'hôtel de ville, les comptes de la cité montrent que l'on acheta les maisons intitulées : *de Meerte* (la Mercière), *de Wilde Ever* (le Sanglier sauvage), *de Meersman* (le Marchand), *de Leeuw* (le Lion), *de Schupstaël* (l'Escarpolette), *de Gueldre*, *de S'Papenkelre* (la Cave des prêtres), *de Rodenberch* (le Château rouge), *de Moor* (le Maure), *de Landscroone* et *de Bogaert*.

Les égouts coulaient à ciel ouvert, les dépôts d'immondices demeuraient au milieu du chemin. Les rues étaient pavées au moyen de pierres tirées de carrières du Brabant; deux membres de l'administration étaient chargés de la surveillance des travaux de voirie : on les appelait *cantsiede meesters*

(1) L. HYMANS. *Bruxelles à travers les âges*.

(maîtres des chaussées). Le charroi n'était pas possible auparavant aux époques de pluie et pendant l'hiver; la ville, pour la facilité des transports, avait même fait empierrer les routes qui menaient aux villages des environs.

Les nuits où il ne plaisait pas à la lune de briller, Bruxelles était plongé dans une obscurité complète; il n'y avait d'autre éclairage que les lumignons qui brûlaient devant les images de la Vierge et des saints, au coin des rues. On ne se hasardait par les chaussées et les venelles de la cité qu'à la dernière extrémité, et c'est à peine si la lueur de la lanterne dont on devait se munir parvenait à percer quelque peu les ténèbres.

De fréquentes épidémies — le choléra et la peste — décimaient la population; la lèpre sévissait d'une manière permanente. « Les maladies du moyen âge — dit Michelet — autant qu'on peut l'entrevoir, avaient été surtout la faim, la langueur et la pauvreté du sang, cette étisie qu'on admire dans la sculpture de ce temps-là. » Ajoutons à ces causes la malpropreté et les conditions absolument défectueuses de l'habitation et du vêtement. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que le peuple et la bourgeoisie commencèrent à porter la chemise; jusqu'alors, on ne portait que des vêtements de laine, ce qui, probablement, fut une des causes des maladies cutanées du moyen âge. Aussi la race était-elle émaciée, anémique. « La vie moyenne était courte, les miniatures du temps frappent par la maigreur de tous les membres; la poitrine est peu développée, le ventre prédomine. Les jambes sont sèches et fluettes, et l'on a constaté que les jambières, dans les armures du XIV^e au XVI^e siècle, sont trop étroites pour des hommes bien constitués de notre époque. Les figures sont fatiguées, vieillottes, ridées de bonne heure; le poids des inquiétudes perpétuelles semble avoir imprimé sur tous les visages une marque de tristesse. Dans le Brabant, le type qui domine se distingue par le front haut et bombé, le nez assez fort, le menton arrondi et séparé nettement du reste de la figure; la tournure est généralement peu gracieuse; on retrouve, sans chercher beaucoup, les magots de Teniers, le corps trapu, l'expression vulgaire, la bouche grande, les traits grossiers. Les nobles que représentent les manuscrits ont l'aspect d'ouvriers, les moines ont l'expression stupide qu'ils ont eue à toutes les époques (1). »

Des marchés étaient établis sur les carrefours avoisinant la Grand'Place; devant le beffroi Saint-Nicolas se trouvait le marché au beurre, aux fruits, à la volaille et au gibier; on y vendait aussi des tripes, de vieux souliers et de vieux habits. Près de là étaient installés le marché au poisson, la boucherie, le marché aux fromages.

(1) L. VANDERKINDERE. *Le Siècle des Artevelde*.

La mangeaille était d'ailleurs déjà le péché favori des Flamands, à cette époque. « Viandes bouillies ou rôties, pâtés, tartes, flans, malvoisie, bière, vin, gingembre, épices fines, on ne songe qu'à la mangeaille, on n'en a jamais assez », ainsi parle un auteur; et un autre dit : « Il meurt plus de gens de trop manger et boire, que par les maux de la faim. »

On cite une réunion de quatre cents dominicains qui consommèrent 2,500 livres de pain, 4 aimes et 24 quarts de vin, 2 tonnes de bière, 4 porcs, 6 moutons, 203 poulets, 821 faisans, 24 perdreaux, 170 couples de pigeons, 12 hérons, sans compter des pâtés de viande et 400 petits pâtés aux raisins. Tous les Brabançons étaient quelque peu moines sur ce point. Il n'était pas de réunion qui ne devint prétexte à manger et à boire. La ville avait même, dans une des caves de la maison échevinale, un cellier — *de stad bottelrie* — où se conservaient les vins et les liqueurs que le magistrat offrait lors de certaines fêtes et réceptions et aux fréquents banquets des échevins.

En ce temps, l'ivrognerie était très répandue; on buvait du vin, car Bruxelles possédait de nombreux vignobles, du côté du Parc, vers Saint-Josse-ten-Noode, où une rue, détruite depuis peu, conserva le nom de *rue des Vignobles*, et vers Saint-Gilles; on buvait de la bière et de l'hydromel. Le vin se buvait jeune et on y mêlait généralement des épices; le goût des épices était, du reste, à cette époque, fort caractéristique : on faisait une consommation exagérée de gingembre, de safran, de poivre, de muscade et de girofle; les sauces, les boissons, les pâtisseries, tout était saturé de ces stimulants. « Nul doute que les épices brûlantes, apportées d'Orient, n'aient été pour quelque chose dans l'immense éruption des maladies de peau qui signale le treizième siècle (1). »

Les tavernes étaient nombreuses; il y avait aussi des étuves ou maisons de bains, à la portée des différentes classes sociales : « La salle principale, où l'on maintenait une température élevée, renfermait de vastes baignoires de forme ronde et des bancs en terrasse sur lesquels on s'asseyait pour transpirer. De l'eau versée sur des pierres fortement chauffées produisait une vapeur abondante. Les frictions, le massage, les ablutions tièdes, enfin la sieste complétaient les opérations du bain (2). » On ne se bornait pas à s'y baigner : on y faisait la fête, on y dansait, on y buvait, on y mangeait.

Le luxe dans les vêtements devint également très grand; les fines étoffes de soie et de laine fabriquées dans le pays étaient abondamment mises à contribution par les nobles dames et les bourgeoises de la ville et par les

(1) MICHELET. *La Sorcière*.

(2) L. VANDERKINDERE. *Le Siècle des Artevelde*.

hommes des classes aisées. Les tableaux et les miniatures de l'époque nous montrent la diversité réjouissante des couleurs, les vêtements amplement étoffés, les manteaux garnis de fourrures, les lourdes broderies, les ors ruisselant en garnitures massives, tout un luxe surchargé, heureux de s'épancher et de se manifester par l'abondance et la profusion. « Chaucer et Froissart parlent des costumes extravagants et surchargés des nobles Flamands et Brabançons : robes de douze aunes, chausses collantes, et jaquettes de Bohême dont les manches pendent jusqu'à terre; chaussures terminées par des griffes, des cornes et des queues de scorpions; cottes brodées de lettres, d'animaux, de notes de musique, en sorte qu'on peut lire et chanter une chanson sur le dos du propriétaire; chaperons couturés de feuillages d'or et d'animaux, robes couvertes de saphirs, de rubis, d'hirondelles en orfèvrerie, tenant chacune dans son bec un bassin d'or; il y a quatorze cents de ces bassins dans un costume, et l'on trouve neuf cent soixante perles employées à broder une chanson sur un habit. Les femmes, en magnifiques voiles historiés, la tête surmontée de cônes et de croissants monstrueux, vêtues de robes bariolées où sont figurés des licornes, des lions et des hommes sauvages, s'asseyaient sur des sièges qui représentent de petites cathédrales dorées et sculptées (1). »

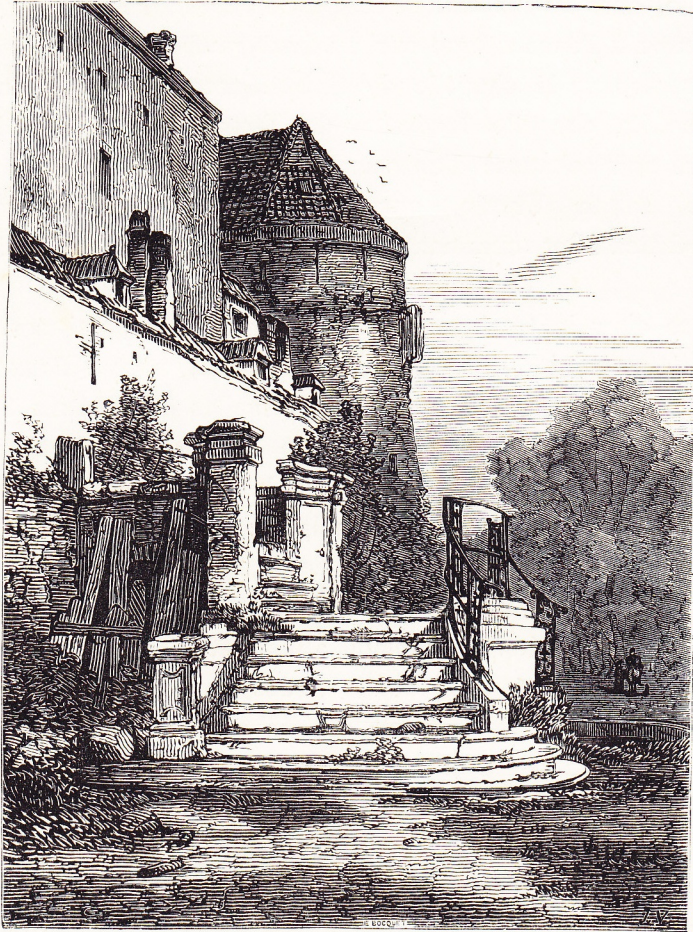
Des lois somptuaires durent être imposées par les magistrats pour refréner le luxe; ils tentèrent souvent aussi de combattre l'ivrognerie et les dépenses déréglées que cette passion et celle du jeu occasionnaient.

Les bourgeois se réunissaient le dimanche à leurs gildes : la plus célèbre est celle des arbalétriers, dont les lieux de réunion étaient un grand jardin, *de Schutters Hof*, le long de l'ancien rempart, sur l'emplacement de la rue d'Isabelle, et le *jardin Saint-Georges*, rue des Alexiens. Les arbalétriers de la gilde étaient à la solde de la ville et devaient prêter main-forte lorsqu'il s'agissait de faire respecter les décisions du magistrat. Ils étaient commandés par un chef-doyen, un sous-doyen et quatre jurés, à nommer chaque année.

C'est la gilde des arbalétriers qui, en 1304, obtint la concession du terrain nécessaire pour l'érection d'une chapelle en l'honneur de la Vierge. En 1348, une pauvre femme d'Anvers, Béatrix Soetkens, vit, paraît-il, en songe, la Vierge, qui lui ordonna d'enlever une petite statue, que l'on avait désignée sous le nom de *Onze-Lieve-Vrouw-op-Stocxken* (Notre-Dame sur la Branche) et qui se trouvait dans une église d'Anvers. Malgré la résistance du sacristain, qui tenait probablement à la statuette comme à une source profitable de revenus, l'illuminée s'empara de la madone et l'apporta à Bruxelles, « montée sur un léger esquif », à ce que dit la

(1) H. TAINÉ. *Philosophie de l'art*.

légende. Le serment des arbalétriers, enchanté de l'aubaine, puisqu'il était chargé d'encaisser les offrandes — en quoi sa joie correspondait exactement à la colère du sacristain anversois — alla recevoir en grande pompe Béatrix et sa statuette et transporta celle-ci à la nouvelle chapelle du Sablon. Le duc et son fils, ainsi



JARDIN SAINT-GEORGES
Avec une partie ruinée de l'ancienne enceinte

que les magistrats de la ville, se joignirent au serment. Ainsi se fonda l'église du Sablon, qui ne fut achevée qu'au xv^e siècle.

« Le plus bel ornement de l'église est un porche profond qui décore son entrée principale et que surmonte une vaste fenêtre flamboyante. Le portail de droite a son gâble bordé curieusement d'un triple cep de vigne brouté par des chèvres. Le portail est sans ornement; il possède aussi un gâble joliment orné, composé de sept ogives trilobées.

» A l'intérieur, l'église a ceci de caractéristique, qu'on y trouve cinq nefs parallèles au lieu du nombre traditionnel de trois. La nef centrale, avec ses hautes colonnes à bases octogonales, son triforium à balustrades flamboyantes, ses fenêtres richement ornées, est du plus majestueux effet. Le chœur est décoré d'une polychromie très originale, reproduction de fresques du xv^e siècle, que l'on découvrit, en 1860, derrière les stalles et qui représentaient des figures de saints et de saintes peintes à l'encaustique sur un fond gaufré et doré.

» A droite se trouve la chapelle de Saint-Marcou, ornée de lambris en bois sculpté; à gauche, la chapelle funéraire de Tour-et-Taxis, dont les murs sont revêtus de marbre noir rehaussé d'ornements, et de statues en marbre blanc (1). » Une statue de sainte Ursule, œuvre de Duquesnoy, décore l'autel; un génie, sculpture délicate et charmante de Grupello, se trouve à droite dans la chapelle.

Il faut encore citer le tombeau de Flaminus Garnier, qui sert à présent de rétable à un autel, et celui du poète J.-B. Rousseau, mort à Bruxelles, en 1741.

C'est en commémoration de l'arrivée à Bruxelles de Béatrix Soetkens et de sa madone, que fut instituée la procession de l'*Ommegang*, c'est-à-dire la grande et solennelle procession de l'année; le jour de la sortie de l'*Ommegang* fut choisi pour célébrer la kermesse ou fête communale.

Les cavalcades ont toujours été un des plaisirs favoris des Belges, et l'on peut dire qu'ils sont passés maîtres dans l'organisation de cortèges. Le jour de l'*Ommegang*, toute la ville était sur pied, attendant la procession qui parcourait les rues aux éclats bruyants des fanfares, des tambours et des trompettes et présentant le plus singulier mélange de choses sacrées, officielles et burlesques. Le magistrat, les officiers de la cité, le souverain quelquefois, en grand costume, escortaient le Saint-Sacrement, porté sous le dais empanaché que précédaient les théories de prêtres aux chasubles dorées, aux chapes brodées; les confréries et les métiers avec leurs bannières et leurs cartels, les moines des ordres mendiants traînant leurs sandales, les gildes et les serments en armes servant de garde d'honneur, se suivaient, formant un ensemble chatoyant de couleurs. Le disparate des éléments du cortège en augmentait l'intérêt et l'originalité. Puis venait la partie carnavalesque et symbolique : on y voyait les « géants de Bruxelles », cette famille de trois générations, dont nous ne possédons plus que quelques représentants. Il y avait alors *Grand-Papa* et *Grand'Maman*, *Papa*, *Maman*, *Pie* (Pierre), *Machieltjen* (Michel), *Janneken* (Jean) et *Mieke* (Marie). Ensuite venaient *Mon Oncle* et *Ma Tante*, le *Grand-Turc* et la *Sultane*. Tout cela

(1) D'après *La Belgique illustrée*.

se suivait, dansant, tournoyant, marchant avec ce dandinement particulier à ces géants d'osier, et que les Bruxellois connaissent bien.

Pendant que le cortège passait dans les rues pavoisées, enguirlandées de verdure et de fleurs, devant les maisons ornées de riches tapis et de



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DU SABLON

banderoles aux couleurs variées, les cloches des églises sonnant à toute volée, le carillon du beffroi jetant ses airs de fête au-dessus de la ville, accompagnaient de leurs sonneries et de leurs trilles argentins les agitations d'en bas et faisaient leur partie dans le bruit général, sans lequel il semble qu'il n'y a pas kermesse et qu'on ne s'amuse pas.

On cite particulièrement l'*Ommegang* qui fut montré à Philippe II lors de son entrée à Bruxelles, en 1549.

Après les serments et les gildes, on vit arriver un diable sous la figure d'un énorme taureau qui jetait du feu par les cornes, entre lesquelles un autre diable était assis; tous deux étaient conduits par un enfant déguisé en loup et monté sur un cheval auquel on avait coupé les oreilles et la queue. Puis venait saint Michel, vêtu d'armes luisantes, portant l'épée et la balance. Ensuite arrivait un char sur lequel se trouvait un ours qui touchait d'un orgue, dont les tuyaux étaient remplacés par une vingtaine de chats enfermés dans des caisses étroites et dont les queues étaient liées à des cordes attachées au clavier de l'orgue; chaque fois que l'ours pressait les touches, il faisait lever ces cordes et tirait les queues des chats, qui se mettaient à crier dans tous les tons et sur tous les modes; il en résultait une mélodie charivarique, bien dans le goût du populaire, et aux sons de laquelle dansaient des personnages costumés en singes, en ours et autres animaux. Des chars suivaient qui représentaient des sujets religieux : la Conception de la Vierge, la Nativité de la Vierge, la Présentation au Temple, la Naissance du Christ, la Circoncision, l'Adoration des Mages, la Purification, la Résurrection, l'Ascension et la Descente du Saint-Esprit. Enfin, un superbe char représentant le Mystère de l'Assomption terminait cette magnifique cavalcade.

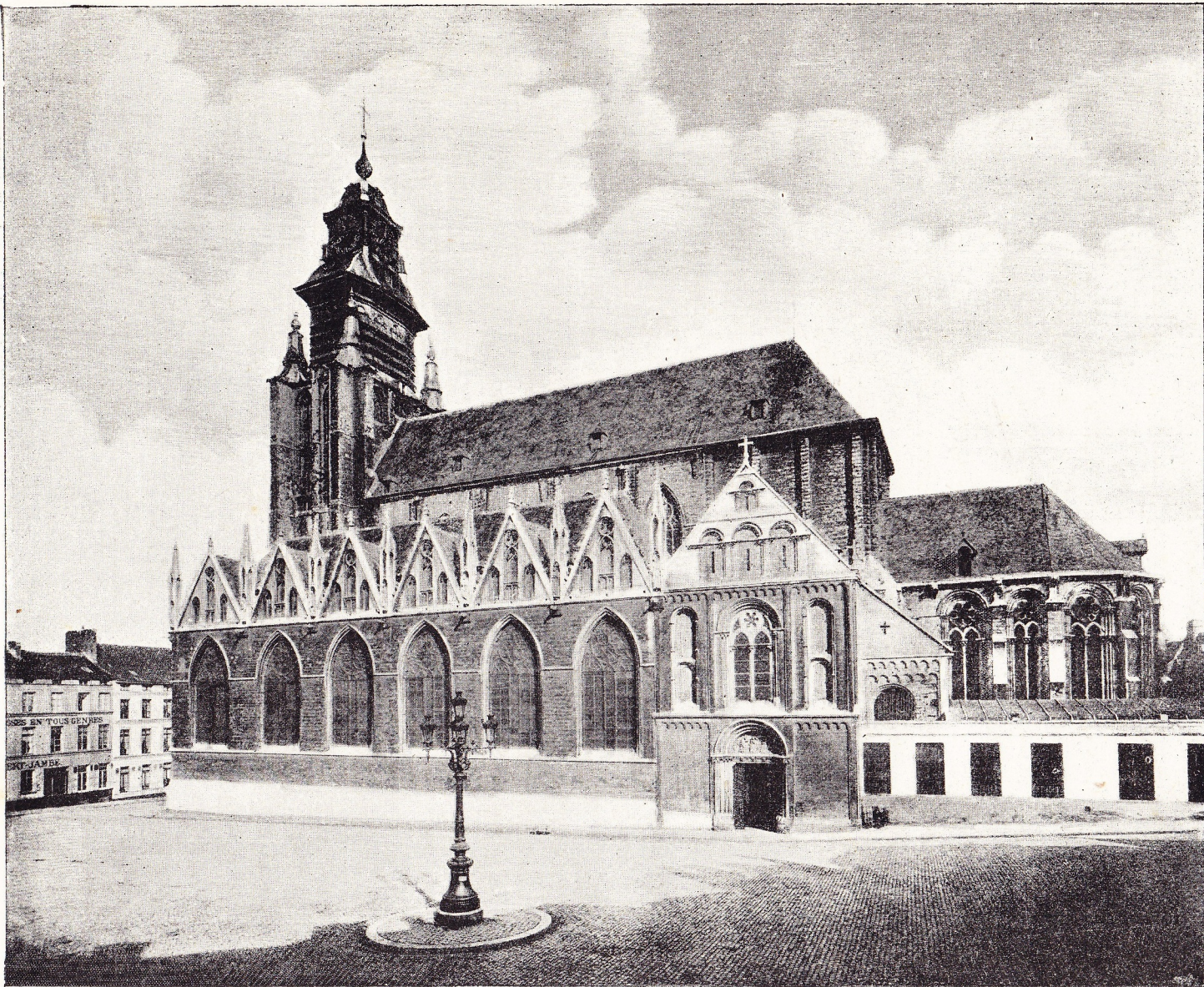
L'après-midi, à deux heures, avait lieu, sur la Grand'Place, la représentation d'un mystère dont le sujet était une des sept douleurs de la Vierge. Tous les sept ans, on recommençait la série mystique des afflictions de la mère du Christ.

L'*Ommegang* rentré, les arbalétriers procédaient à l'élection de leurs doyens et jurés; ensuite avait lieu le repas de la kermesse, puis ils tiraient l'oiseau, placé sur le clocher de l'église. Le vainqueur était proclamé *roi* et recevait dans la chapelle un joyau qui devait lui rappeler sa victoire. S'il conquérait la royauté trois fois de suite, il devenait *roi perpétuel*. Seulement, chaque membre du serment devait léguer à l'église, après sa mort, ses insignes de royauté, sa meilleure arbalète et son uniforme.

Les souverains mêmes ne dédaignèrent pas de prendre part à ces joutes, et il y a, au musée, un tableau qui représente l'infante Isabelle tirant l'oiseau, après l'*Ommegang*...

Bien avant la construction de l'église du Sablon, il y avait près de la Steenpoort une église consacrée à Notre-Dame, que Godefroid I^{er} avait fait bâtir au XII^e siècle. Le chœur et les transepts de l'église de la Chapelle sont, en effet, d'une combinaison très heureuse des styles byzantin, roman et ogival. Les nefs ont été construites au XV^e siècle. Les peintures du chœur sont modernes; elles sont l'œuvre de Charle Albert.

De superbes mausolées ornent l'église : celui du peintre Lens (1822); celui



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE

de Charles d'Hovyne (1671); celui du duc Charles de Croy (1624); le monument commémoratif d'Anneessens, le martyr populaire; le tombeau des Spinola, œuvre de Plumier.

La chaire, chef-d'œuvre de Plumier, provient de l'ancienne église des Carmes. Elle fait songer à celle de Sainte-Gudule, avec moins de fougue, plus de simplicité, plus d'élégance; elle représente le prophète Élie et l'ange qui lui apporte sa nourriture.

A l'extérieur, la façade latérale comporte une série de pignons ornés de niches. Une tour massive, dont le couronnement appartient à l'époque de la Renaissance, surmonte le portail.

Le sentiment religieux était profondément enraciné dans le cœur du peuple brabançon. Avec ses appétits matériels, il trouvait dans les croyances religieuses, dans les pratiques formalistes du culte, une satisfaction à son besoin du merveilleux. Les cérémonies fastueuses frappaient son imagination et lui inspiraient la terreur et le respect. Ce n'est pas qu'il fût bien orthodoxe; il mêlait d'une façon assez désordonnée les légendes religieuses et celles qu'inspiraient la superstition la plus effrénée, l'ignorance la plus complète. La puissance du sentiment religieux ne correspond pas d'ailleurs à une moralité impeccable. Si l'on avait un extrême souci d'aller tous les jours à la messe, au sermon, de fréquenter le confessionnal et la table sainte, en revanche, à en juger par les auteurs du temps, les mœurs étaient fort dissolues; l'on croyait racheter les excès de tous genres par des pèlerinages ou d'autres pratiques superstitieuses.

Le clergé donnait, d'ailleurs, l'exemple : « Les prêtres, dit Boendale, ont fait la loi très sévère pour le peuple; mais ils ne l'observent pas eux-mêmes. Les grands dignitaires ecclésiastiques ont leurs palais pleins de serviteurs; ils vivent dans le luxe et l'opulence sans en être jamais satisfaits. Jésus voyageait sur une ânesse; aujourd'hui, les évêques et les abbés visitent leurs gens à la tête de quarante chevaux. Pour les péchés, ils réclament de l'argent; le riche peut, à son aise, servir le diable toute l'année, jusqu'à ce que le jour du paiement revienne. Qui donne le plus est le mieux en cour; car absolution, lettres, scels et bans, celui qui apporte de fortes sommes recevra tout. Un usurier vient-il à mourir : s'il le demande, on l'enterrera devant l'autel. Ainsi chacun a ce qu'il désire : le diable a l'âme, l'évêque a l'argent, et le fou ses courtes jouissances (1). »

Mêmes mœurs, même corruption dans les couvents; aussi le peuple avait-il le plus profond mépris pour le clergé régulier et séculier. Des sectes s'étaient

(1) Cité par L. VANDERKINDERE, *Le Siècle des Artevelde*.

formées dès le règne de Jean II : c'étaient les *bégards*, les *frères du libre esprit*, les *hommes de l'intelligence*, les *lollards*, les *frères de la vie commune*. Le concile de Vienne, en 1311, condamna plusieurs de ces hérésies, et Clément V lança contre elles les foudres pontificales. En 1316, Jean XXII prescrivit « d'arracher jusqu'à la racine l'herbe empestée du jardin du Seigneur ».

Toute cette fermentation indique que la Réforme est proche. De temps en temps, des périodes de ferveur extraordinaire se manifestaient par des persécutions contre les juifs et les hérétiques, ou par des actes de foi dignes d'être rapportés. Ainsi, en 1359, une grande partie des tisserands prirent l'habit et la règle du tiers ordre de Saint-François.

En 1308 déjà, le peuple avait voulu massacrer les juifs, qui n'avaient échappé à la mort que grâce à la protection énergique du duc Jean II.

En 1349, la peste régnait en Europe, et bien que le Brabant n'eût payé qu'un léger tribut à la contagion, des flagellants parcouraient le pays, demi-nus, portant la croix rouge sur l'épaule, se frappant à coups redoublés jusqu'à ce que le sang ruisselât. Le peuple, gagné par leur fanatisme, se rua sur les juifs; on en tua plus de cinq cents.

En 1369, des israélites dérochèrent, dans l'église Sainte-Catherine, un certain nombre d'hosties consacrées. C'était un nommé Jean de Louvain qui avait commis ce méfait à l'instigation d'un juif d'Enghien, nommé Jonathas. Le dit Jonathas ayant été trouvé poignardé, sa veuve crut y voir un châtement céleste et livra les hosties à ses coreligionnaires. Ceux-ci — prétend la légende — les percèrent à coups de poignard, et il en jaillit du sang. Dénoncés par une femme, juive de naissance, mais convertie, ils furent arrêtés, enfermés à la Steenpoort et condamnés à mort. On les promena par la ville et, à différents endroits, on les tenailla avec des fers rouges, puis on les brûla vifs au Pré-aux-Laines, près de la porte de Namur. Leurs biens furent confisqués. Ce sont ces hosties qui, déposées à Sainte-Gudule, constituent ce que l'on appelle le *Sacrement de miracle*.

COLLECTION NATIONALE

A. MABILLE

BRUXELLES

COMMUNAL ET PITTORESQUE

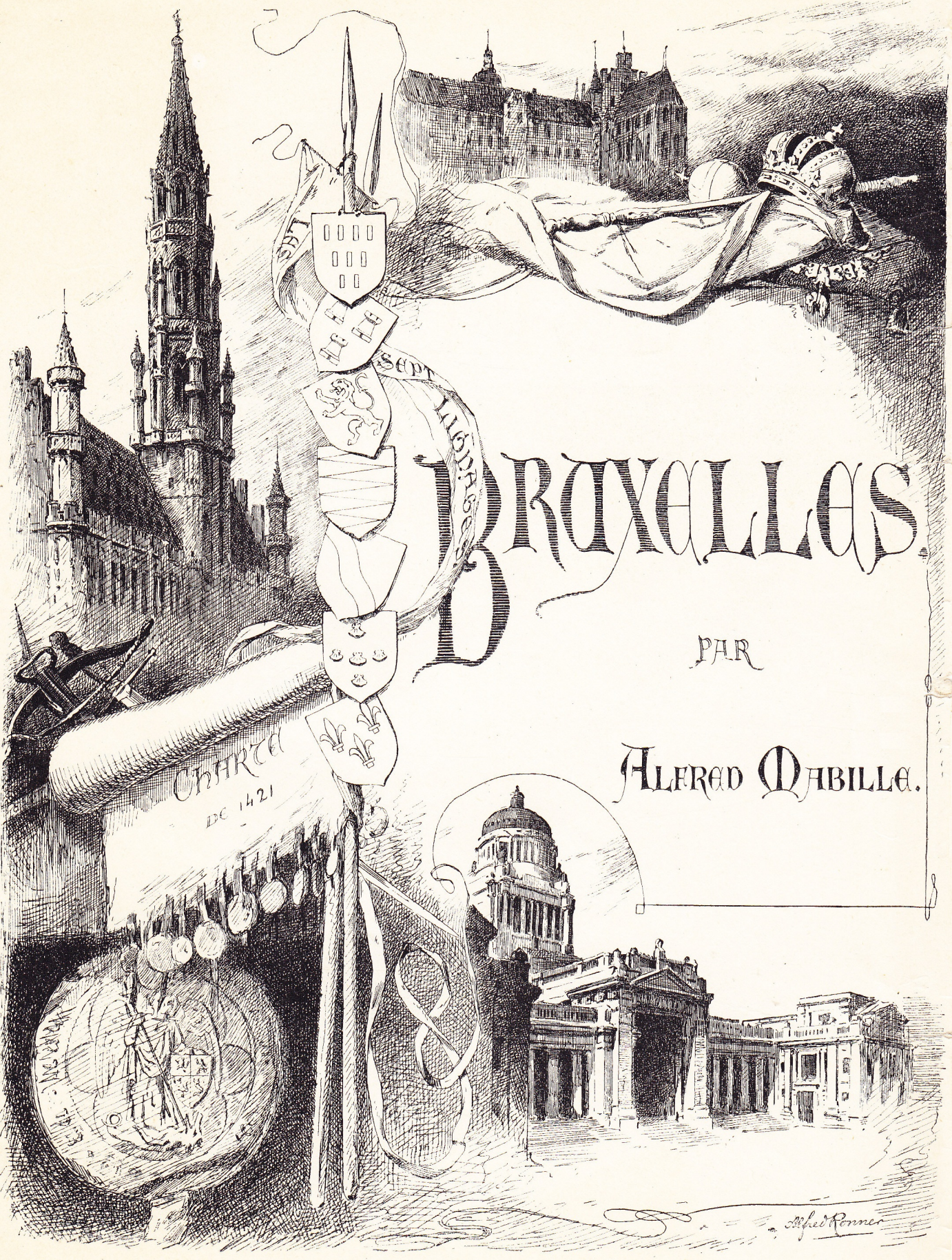
PHOTOGRAPHIES DE MALVAUX
ET NOMBREUSES GRAVURES

NOUVELLE ÉDITION



J. LEBÈGUE & C^{IE}, ÉDITEURS
BRUXELLES



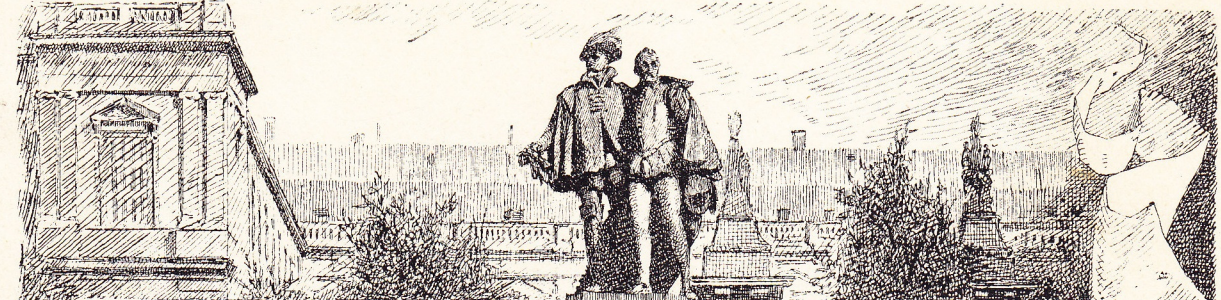


BRUXELLES.

PAR

ALFRED MABILLE.

Alfred Renner



BRUXELLES

PAR

ALFRED MABILLE.

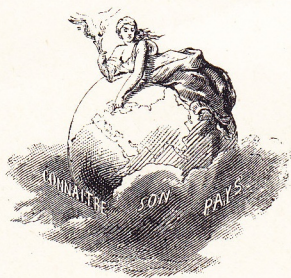
FRONTISPICE ET DESSINS

DE

ALFRED RONNER, ED. DUYCK, PUTTAERT, STROOBANT, ETC.

ET

NOMBREUSES PHOTOGRAVURES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — Histoire de revenants.	I
II. — Dans la première enceinte	6
III. — Bruxelles au xiv ^{me} siècle	28
IV. — L'hôtel de ville. Les métiers et la maison de Bourgogne	40
V. — La maison d'Autriche. Philippe le Beau et Charles- Quint	55
VI. — La domination espagnole et Philippe II	67
VII. — Le xvii ^{me} siècle. Albert et Isabelle. Le bombar- dement	86
VIII. — Le xviii ^{me} siècle. Le quartier du Parc. La Révo- lution brabançonne	99
IX. — De 1792 à 1830	119
X. — Bruxelles transformé. L'œuvre de De Brouckere et d'Anspach	139
Dernier coup d'œil	154